La place des femmes dans l'évolution de la salle à manger française, XVII^e-début XIX^e siècles

The place of the women on the evolution of the dining room 17th-19th

Die Stellung der Frau in der Entwicklung der französischen Speisesaals vom 17. bis zum frühen 19. Jahrhundert

Cécile Lestienne

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lha/935>

DOI : 10.4000/lha.935

ISSN : 1960-5994

Éditeur

Association Livraisons d'histoire de l'architecture - LHA

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2018

Pagination : 57-70

ISSN : 1627-4970

Référence électronique

Cécile Lestienne, « La place des femmes dans l'évolution de la salle à manger française, XVII^e-début XIX^e siècles », *Livraisons de l'histoire de l'architecture* [En ligne], 35 | 2018, mis en ligne le 15 juin 2020, consulté le 25 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lha/935> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lha.935>

Par Cécile LESTIENNE

LA PLACE DES FEMMES DANS L'ÉVOLUTION DE LA SALLE À MANGER FRANÇAISE, XVII^e-DÉBUT XIX^e SIÈCLES

S'inscrivant dans un mouvement général de spécialisation des pièces, la salle à manger apparaît dans les demeures des élites françaises au XVII^e siècle, et s'y développe au siècle suivant¹. Auparavant, le repas pouvait en effet se tenir dans des pièces à usages multiples, comme la chambre, la salle ou l'antichambre. Ainsi la naissance de la salle à manger découle-t-elle en partie du souhait de posséder une pièce spécifiquement destinée au repas, susceptible de recevoir le maître ou la maîtresse de maison ainsi que leurs proches, tout en étant bien reliée à la cuisine pour que l'on puisse manger chaud. Le développement de la pièce est également contemporain de la promotion dans l'Europe entière d'une nouvelle cuisine française – théorisée par des traités comme *Le Cuisinier françois* de François-Pierre de La Varenne en 1651, ou *Les Dons de Comus* de François Marin en 1739 –, et de nouvelles normes relatives à l'organisation des repas, avec la mise en place du « service à la française » et la promotion des « manières de table »².

Mais quelle est la place des femmes dans l'évolution de ce nouvel espace domestique consacré à la table ? Quand et comment s'y inscrivent-elles ? Plus qu'un espace réservé au repas de l'un ou l'autre sexe, la salle à manger ne s'imposerait-elle pas, au cours de l'époque moderne, comme une pièce de réception mixte et familiale ? Cet article propose d'aborder quelques pistes de réflexion. Il s'agira d'abord de comprendre en quoi l'organisation de la demeure des élites modernes reste pendant longtemps sexuellement différenciée, la salle à manger n'y faisant pas exception ; puis, on s'arrêtera sur les sources tant littéraires qu'iconographiques véhiculant l'image de salles à manger fastueuses où hommes et femmes se réunissent pour partager des plaisirs tout aussi gourmands que charnels ; enfin, on verra en quoi la salle à manger s'impose au tournant du siècle des Lumières comme l'une des pièces de réception de la famille.

1. Cécile Lestienne, *Le Temple de Comus. Naissance et évolution de la salle à manger dans l'architecture française, XVII^e-début XIX^e siècles*, thèse de doctorat en histoire de l'art, sous la direction d'Alexandre Gady, Université Paris-Sorbonne, 2017.

2. Florent Quellier, *La Table des Français : une histoire culturelle (XV^e-début XIX^e siècles)*, Rennes, Presses universitaires, 2007 (éd. revue en 2013).

Des espaces domestiques sexuellement différenciés

Selon le schéma établi par Norbert Elias dans la *Société de cour*³, un hôtel aristocratique classique se compose généralement, aux XVII^e et XVIII^e siècles, d'un corps de logis principal entre cour et jardin, cerné par les deux ailes des communs donnant sur la cour d'entrée. La maîtresse de maison occupe le plus souvent les appartements du premier étage, tandis que ceux du rez-de-chaussée le sont par le maître de maison. Aménagement domestique typique des grandes demeures de l'Ancien Régime, « l'appartement » peut se définir comme une « suite de pièces nécessaires pour rendre une habitation complète »⁴. À partir des années 1640, les innovations architecturales que constituent l'ajout d'un deuxième étage carré sous les combles ou le doublement des corps de logis permettent de « compliquer savamment les distributions »⁵, avec la mise en place de plusieurs types d'appartement – de parade, de société et de commodité – pour chaque habitant de la demeure. L'hôtel de Soubise, situé rue des Francs-Bourgeois à Paris, en est un bon exemple⁶. Dans les années 1730, le propriétaire des lieux, Hercule Mériadec, prince de Soubise, possède au rez-de-chaussée un appartement de parade dans l'aile principale située entre la cour secondaire et le jardin, et des appartements de société et de commodité dans l'aile en retour sur la cour secondaire (ill. 1). Il en est de même pour sa seconde épouse, Marie-Sophie de Courcillon, dont les différents appartements sont aménagés de la même façon au premier étage. La lecture d'inventaires après décès nous apprend également que la plupart des hôtels parisiens du XVIII^e siècle présentent tout au plus deux appartements d'apparat, l'un pour le maître, l'autre pour la maîtresse de maison, généralement composés d'une antichambre, d'un salon, d'une chambre à coucher et d'un cabinet ; on y trouve aussi de nombreuses pièces secondaires, plus ou moins organisées en appartements, destinées à la vie familiale ou intime⁷. D'autres espaces étaient par ailleurs réservés aux enfants de la maison ou à des familiers.

Au sein de cette organisation sexuellement différenciée de l'espace domestique, maître et maîtresse de maison semblent prendre leurs repas chacun de leur côté. C'est le cas au XVI^e siècle dans les demeures royales : Monique Chatenet a ainsi remarqué que les repas des reines de France se déroulaient dans leur chambre⁸,

3. Norbert Elias, *La Société de cour*, Paris, Flammarion, 1985 (1^{re} éd., 1969).

4. Augustin-Charles d'Aviler, *Cours d'architecture*, Paris, N. Langlois, 1691, vol. 2, p. 375.

5. Alexandre Gady, *Les hôtels particuliers de Paris. Du Moyen Âge à la Belle Époque*, Paris, Éditions Parigramme, 2011 (2^e éd.), p. 75.

6. Philippe Béchu et Christian Taillard, *Les hôtels de Soubise et de Rohan-Strasbourg. Marchés de construction et de décor*, Paris, Centre historique des archives nationales, Somogy, 2005.

7. Ce constat a été rendu possible grâce à notre étude de doctorat portant sur près de 250 salles à manger françaises aménagées entre le XVII^e et le début du XIX^e siècles, dont 93 situées dans des hôtels particuliers parisiens.

8. Monique Chatenet, *La Cour de France au XVI^e siècle. Vie sociale et architecture*, Paris, Éditions Picard, 2002, p. 86.

tandis que ceux des rois se tenaient généralement dans la partie la plus publique de leur appartement, à savoir la salle ou l'antichambre.

C'est au cours du XVII^e siècle qu'une pièce spécifique, réservée au repas et dénommée « salle à manger », s'affirme dans les distributions des grandes demeures. Or, cette nouvelle pièce ne semble pas redoublée pour figurer au sein de chaque appartement particulier de la demeure. En d'autres termes, si l'on étudie bien les distributions contemporaines, on y trouvera la mention d'une seule salle à manger pour toute la demeure, alors qu'existent plusieurs chambres, antichambres ou salon. En outre, si l'on se réfère aux plans des demeures parisiennes, construites entre le XVII^e et la première moitié du XVIII^e, publiés par Jean Mariette⁹ et par Jacques-François Blondel¹⁰, la salle à manger se trouve dans plus de 90 % des cas au rez-de-chaussée. Bien évidemment, cette position lui permet d'être plus proche des cuisines situées au même niveau, dans les ailes de l'hôtel ; mais on ne peut qu'être étonné de voir une seule salle à manger, généralement située à proximité des pièces du maître, et aucune pièce de ce type chez son épouse. Ainsi, sur les plans de l'hôtel de Noailles (ill. 2), on remarque que l'appartement du maréchal de Noailles, au rez-de-chaussée, se compose d'une « grande antichambre servant de salle à manger ». L'appartement de la maréchale au premier étage ne possède, quant à lui, aucune pièce de ce type. Cette présence de la salle à manger près de l'appartement des maîtres de maison s'expliquerait en partie par le mode de vie des aristocrates. Ces derniers avaient pris l'habitude, sur le modèle du roi de France, de prendre leurs repas en public dans l'antichambre de leurs appartements ; les femmes quant à elles, mangeaient dans leur chambre, entourées d'une société plus restreinte. La salle à manger, en tant qu'héritière de l'antichambre aristocratique, semble donc avoir gardé pour un temps cette fonction publique.

La fonction de la salle à manger évolue au cours du siècle des Lumières : servant de moins en moins d'antichambre, elle est ainsi progressivement distribuée à l'intérieur des appartements principaux, et notamment ceux du maître de maison. Cet aspect est bien visible au château de Versailles au cours du XVIII^e siècle. En effet, à partir des années 1730, Louis XV se fait construire pas moins de cinq salles à manger dans ses appartements privés, situés dans l'aile droite donnant sur la cour de marbre. Il y reçoit, dans une atmosphère libre et détendue, une société choisie. La reine, occupant l'appartement dans l'aile en face, n'en possède aucune et ne s'en fait construire aucune. Le roi prend donc une partie de ses repas privés dans ces petites salles à manger, tandis que la reine continue à prendre les siens dans son cabinet situé à l'arrière de sa chambre.

Il n'en reste pas moins que nous trouvons aussi des exemples de femmes, propriétaires de demeures, qui se font construire de luxueuses salles à manger. Mais cela semble plus évident dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, et notamment

9. Jean Mariette, *L'Architecture française*, Paris/Bruxelles, 1927-1929 (Réimpression de l'édition originale de 1727).

10. Jacques-François Blondel, *Architecture française ou Recueil des plans, élévations, coupes et profils des églises, maisons royales, palais, hôtels et édifices les plus considérables de Paris*, Paris, 1751-1756, 4 vol.

Ill. 2 : Plan du rez-de-chaussée de l'hôtel de Noailles, dans J.-F. Blondel, *Architecture française (...)*, Paris, 1754, tome III. © D. R.

dans le milieu des comédiennes ou des maîtresses royales les plus en vues. C'est le cas de la danseuse Marie-Madeleine Guimard qui se fait élever, entre 1770 et 1773, un pavillon par Claude-Nicolas Ledoux ; elle y possédait une fastueuse salle à manger, avec un décor de trompe-l'œil. Ledoux construisit aussi une salle à manger pour la comtesse du Barry, à Louveciennes en 1770.

Dans ces maisons de plaisance élevées en périphérie de la capitale, les salles à manger se dotent aussi de décors plus agréables et plus sensuels, proches d'une

certaine conception de la féminité. Les décors se chargent de fleurs et de verdure, comme celui de la salle à manger de Mademoiselle Guimard évoquant un jardin d'hiver. Le thème de l'abondance, représenté sous la forme des quatre saisons, remplace peu à peu celui plus traditionnel, et plus masculin, de la chasse. La salle à manger du château de Maisons est ainsi ornée de quatre statues en plâtre représentant quatre divinités renvoyant aux saisons : *Pomone* par Boizot, *Erigone* par Clodion, *Flore* par Foucou et *Cérès* par Houdon.

Images libertines : les femmes à table

Si nous nous penchons sur les représentations de repas privés¹¹ au cours du XVIII^e siècle, on note que les femmes semblent aussi présentes autour de la table que les hommes. Ces images contrebalancent ainsi l'idée que les salles à manger seraient des espaces masculins au cours de l'époque moderne ; elles n'en sont pas moins les témoignages d'un certain type de repas mondain et libertin. Cet aspect se retrouve ainsi dans *Le Souper* (ill. 3), gravure de Louis Marin Bonnet d'après une

Ill. 3 : L. M. Bonnet, *Le Souper*, estampe d'après une œuvre de Jean-Baptiste Huet, 2^e moitié XVIII^e siècle, Paris, musée du Louvre. © D. R.

11. Une distinction entre repas publics et repas privés est en effet opérée par Sandrine Krikorian, dans *Les rois à table. Iconographie, gastronomie et pratiques des repas officiels de Louis XIII à Louis XVI*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2011, p. 16.

œuvre de Jean-Baptiste Huet, ou *Le Souper fin*, gravure de Jean-Michel Moreau pour le *Monument du costume physique et moral*¹². Dans ces deux cas, l'action se déroule dans une pièce à l'usage plutôt indéfini – seul le carrelage de la deuxième gravure semble nous renvoyer vers un usage de salle à manger – et met en scène des hommes et des femmes vraisemblablement réunis pour partager des plaisirs à la fois gourmands et charnels.

Au XVIII^e siècle, ces scènes de petits soupers libertins sont contées dans plusieurs œuvres littéraires. La description de celui pris dans *La Petite Maison* de Jean-François de Bastide est exemplaire¹³. Publié pour la première fois en 1758, puis réédité en 1763¹⁴, ce conte concentre ses effets littéraires sur la distribution et le décor d'une demeure destinée alors « au délassement et [à] la retraite des personnes aisées et des hommes du monde »¹⁵. Il se détache en outre par la précision avec laquelle il décrit l'organisation de la maison, mentionnant en notes de bas de page des réalisations d'artistes ou d'artisans contemporains¹⁶.

Vers la fin de l'itinéraire que l'entreprenant marquis de Trémicour fait suivre à la jeune Mélite, le lecteur, tout comme son héroïne, entre dans la salle à manger de la *Petite Maison* :

« [Mélite] fut frappée d'y trouver un souper servi, et s'arrêta à la porte. (...) Lorsque le moment en fut arrivé, la table se précipita dans les cuisines qui étaient pratiquées dans les souterrains, et de l'étage supérieur elle en vit descendre une autre qui remplit subitement l'ouverture instantanée faite au premier plancher, et qui était néanmoins garantie par une balustrade en fer doré. Ce prodige, incroyable pour elle, l'invita insensiblement à considérer la beauté et les ornements du lieu (...) ; elle vit des murs revêtus de stuc de couleurs variées à l'infini, lesquelles ont été appliquées par le célèbre Clérici. Les compartiments contiennent des bas-reliefs de même matière, sculptés par le fameux Falconet, qui y a représenté les fêtes de Comus et de Bacchus. Vassé a fait des trophées qui ornent les pilastres de la décoration. Ces trophées désignent la chasse, la pêche, les plaisirs de la table et ceux de l'amour, etc. (De chacun d'eux, au nombre de douze, sortent autant de torchières

12. Cette œuvre appartient à une suite d'estampes commandée à l'artiste entre 1776 et 1783 par Jean Henri Eberts.

13. Cécile Lestienne, « Salle à manger rêvée, salle à manger réelle. Réflexions autour du repas de Mélite », dans *Les arts réunis. Études offertes à Daniel Rabreau*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 2017.

14. *La Petite Maison* a été publiée pour la première fois dans le recueil *Le Nouveau Spectateur* (Amsterdam-Paris, 1758, t. II, p. 361-412), puis republiée dans une version remaniée, avec un dénouement opposé, dans les *Contes de M. de Bastide* (Paris, 1763). Pour notre article, nous utiliserons l'édition de 1763, publiée aux éditions Gallimard en 1995, préfacée et annotée par Michel Delon, p. 105-136.

15. Jacques-François Blondel, *Cours d'architecture, 1771-1777*, t. II, p. 251.

16. Angeles Lence-Guilabert, *Representaciones del espacio arquitectónico en la narrativa libertina francesa del siglo XVIII^e*, thèse de doctorat, université de Valence, 2006, p. 90.

portant des girandoles à six branches qui rendent ce lieu éblouissant lorsqu'il est éclairé). »¹⁷

L'enchaînement des pièces dans *La Petite Maison* favorise le développement d'une intrigue amoureuse, en l'occurrence l'attrance progressive de Mélite pour Trémicour. Les multiples sensations que la jeune femme peut ressentir dans le petit espace¹⁸ qu'est la salle à manger, l'incitent à ouvrir son cœur. Le souper joue en effet un rôle important dans les récits libertins du milieu du XVIII^e siècle, notamment en tant que préliminaire à des scènes plus intimes entre deux personnages : que ce soit dans le *Sopha* de Crébillon fils, ou dans *l'Heureux divorce* de Marmontel, il est une étape incontournable d'une certaine « parade » amoureuse. Le lieu du repas lui-même est célébré, comme dans le roman *Angola* de Charles de la Morlière :

« L'une [des petites pièces] destinée aux plaisirs de la table, paraissait garnie avec une profusion délicate, de tout ce que le goût le plus raffiné a pu imaginer en faveur de cette sensualité »¹⁹.

Ces sources iconographiques et littéraires offrent ainsi l'image d'hommes et de femmes réunies pour partager un repas, dans une ambiance mondaine et libertine. Mais que l'on prenne garde à ces représentations : les femmes attablées autour des maîtres de maison en sont bien les maîtresses, mais certainement d'un tout autre statut.

La salle à manger : une pièce nouvelle de la vie de famille

Au cours du XVIII^e siècle, on note que la salle à manger est de plus en plus utilisée comme une pièce mixte, réservée aux repas de la famille et de ses amis. Cet usage fait écho à celui de la grande salle de la maison bourgeoise, alors perçue comme « le siège de la vie commune, le lieu où l'on se rencontre, où l'on boit, où l'on mange, où l'on joue »²⁰. Cette salle doit être considérée comme l'espace de la famille, qui y vit, puis monte se coucher dans les chambres situées dans les étages. Cette disposition est particulièrement visible dans les treize modèles de maisons que Pierre Le Muet donne dans son traité, *Manière de bâtir pour toutes sortes de personnes*²¹. S'adressant à une catégorie sociale bien délimitée, les financiers et les

17. Jean-François de Bastide, *La Petite Maison*, Paris, Gallimard, 1995 (2^e éd. de 1763), p. 128-130. La description du souper de Mélite est en tous points la même dans la première édition du texte en 1758.

18. Henri Lafon, *Les Décors et les choses dans le roman français du XVIII^e siècle de Prévost à Sade*, Oxford, 1992. Cité par Angeles Lence Guilabert, *op. cit.*, p. 56.

19. Charles de la Morlière, *Angola*, 1746. Cité par Angeles Lence Guilabert, *op. cit.*, p. 77.

20. Jean-Pierre Babelon, *Demeures parisiennes sous Henri IV et Louis XIII*, Paris, Hazan, 1991, p. 95.

21. Pierre Le Muet, *Manière de bien bâtir pour toutes sortes de personnes* (reprint de l'édition avec ses Augmentations de 1663), Paris, Pandora Éditions, 1981.

Ill. 4 : « Distribution de la quatrième place », dans P. Le Muet, *Manière de bien bâtir pour toutes sortes de personnes*, Paris, 1663 (1^{re} éd. 1623), reprint avec une introduction de Claude Mignot, Pandora Éditions, 1981. © D. R.

robins, il y propose des plans-types d'habitation collective dont le caractère locatif s'estompe à mesure que la surface de la parcelle augmente (de 27 m² à environ 1 000 m²)²². Un premier plan présente une demeure dont le corps de logis donne

22. Pierre-Denis Boudriot, « Une source pour l'étude de l'habitat parisien au début du XVII^e siècle : Pierre Le Muet », *Histoire, Économie et Société*, n° 1, vol. 4, 1985, p. 29-41.

directement sur la rue, avec une cour et des écuries à l'arrière (ill. 4). Une grande salle est située au rez-de-chaussée et est percée d'une fenêtre sur la rue. On y accède par un couloir latéral, depuis l'escalier de la demeure. Cette salle est par ailleurs directement reliée à la cuisine, donnant sur la cour arrière. Cette disposition de la salle bourgeoise se retrouve au XVIII^e siècle, dans le *Recueil élémentaire* de Jean-François de Neufforge²³, et notamment dans son « Second traité contenant divers bâtiments bourgeois et locatifs d'une hauteur supérieure depuis deux toises et demie jusqu'à vingt-quatre, tant à l'usage des petites villes, que des villes les plus considérables ».

Contrairement aux autres pièces relevant d'un appartement précis, lui-même occupé par une personne en particulier, la salle à manger s'impose comme la première pièce « familiale » des demeures des élites au cours de l'époque moderne : longtemps tenue à l'écart des appartements des maîtres de maison, elle constitue un espace collectif, où la plupart des occupants de l'hôtel peuvent se retrouver pour prendre leur repas. Parallèlement, dans les hôtels, comme dans les maisons particulières, on note que la salle à manger, généralement située sur cour à l'écart de l'appartement de parade sur jardin, est progressivement placée dans la continuité du salon central, et est reliée directement à ce dernier par une ou plusieurs portes. Un espace clairement destiné à la réception, associant les sociabilités du repas et de la conversation, est ainsi mis en place. C'est le cas de la salle à manger de l'hôtel de Matignon : sur le plan du rez-de-chaussée de l'hôtel, publié par Jean Courtonne en 1725, et par Jean Mariette en 1727, la salle à manger est située à droite du vestibule d'entrée (ill. 5). Ouverte par deux fenêtres sur la cour, elle dessert le grand escalier. Deux portes, visibles sur le plan de Mariette, permettent l'accès au salon central, situé dans l'avant-corps sur le jardin. La maison construite dans les années 1730 pour Gérard Heusch, sieur de Janvry, présente la même configuration : sur le plan du rez-de-chaussée de l'hôtel publié par Blondel dans les années 1750, la salle à manger est située au centre du corps de logis, à droite d'une antichambre. Elle donne par trois fenêtres sur la cour d'entrée. De belles proportions, elle s'ouvre directement sur le salon, situé au centre de l'appartement donnant sur le jardin. Dans la deuxième moitié du siècle des Lumières, plusieurs demeures reprennent cette disposition permettant d'écarter la salle à manger de l'appartement de parade, et par là le bruit et les odeurs liés au service des domestiques, tout en l'associant au salon de compagnie : on la retrouve ainsi à l'hôtel de Bondy²⁴, mais aussi dans les maisons Bélanger et Vavin²⁵.

23. Jean-François de Neufforge, *Recueil élémentaire d'architecture contenant des distributions de bâtiments bourgeois depuis deux toises de face jusqu'à 24, modèles de bâtiments à l'usage de toutes sortes de personnes, tant pour la ville que pour la campagne, depuis 3 toises de face jusqu'à 50 ... Composé par le sieur de Neufforge Architecte, approuvé le 5 septembre 1757 par Mrs de l'Académie Royale d'Architecture, 1757-1768.*

24. Plan du rez-de-chaussée de l'hôtel de Bondy, dans Jean-Charles Krafft et Nicolas Ransonnette, *Plans, coupes, élévations des plus belles maisons et des hôtels construits à Paris et dans les environs*, Paris, Imprimerie de Clousier, 1803.

25. Les plans de ces maisons sont publiés dans Jean-Charles Krafft et Nicolas Ransonnette, *op. cit.*

Ill. 5 : Plan du rez-de-chaussée de l'hôtel de Matignon, dans J. Courtonne, *Traité de la perspective pratique* (...), Paris, Jacques Vincent, 1725. © D. R.

Si, dans la distribution aristocratique, chaque occupant principal de la demeure dispose d'un ou de plusieurs appartements, composés au minimum d'une antichambre, d'un salon et d'une chambre à coucher ; en revanche, dans la distribution bourgeoise, chaque occupant dispose d'un espace privé, la chambre à coucher, et d'un espace collectif réservé à la réception, le salon et la salle à manger. L'évolution

du sentiment familial²⁶, combiné à une recherche d'intimité croissante, n'est bien entendu pas étrangère à cette évolution. Et ce sont les demeures bourgeoises, par définition plus petites et moins portées sur l'apparat, qui accueillent en grande majorité ce nouveau modèle de distribution appelé à structurer les intérieurs des classes supérieures au cours du siècle industriel. Ainsi, si l'on étudie l'ouvrage d'Urbain Vitry, *Le propriétaire architecte*, paru en 1827²⁷, dont l'objectif est « d'offrir aux propriétaires et aux personnes qui font bâtir, des modèles d'habitations dans tous les genres d'architecture », on note que sur 24 modèles de maisons, à bâtir aux champs comme à la ville, dix proposent une distribution de type bourgeoise avec un espace de réception salle à manger-salon bien défini, à côté des chambres à coucher. Cela se voit aussi dans le recueil de Louis-Marie Normand²⁸, publié dix ans plus tard : sur 55 demeures, 21 proposent un espace de réception composé d'un salon et d'une salle à manger. C'est le cas de la maison Fortin, édifiée dans les années 1790 rue du Faubourg-Saint-Honoré : dans cette petite maison suburbaine, les pièces de réception comme le salon, la salle de billard et la salle à manger sont situées au rez-de-chaussée, tandis que les chambres se situent à l'étage (ill. 6). La maison Weiber, édifiée rue de Lille au début du XIX^e siècle, propose une autre configuration au premier étage²⁹ : le salon de compagnie et la salle à manger forment un espace de réception commun, donnant sur la rue, la chambre à coucher étant rejetée à l'arrière. Cette distribution est appelée à une grande fortune au sein des appartements de plain-pied qui se développent à la fin du siècle des Lumières³⁰.

Au-delà d'une pièce féminine ou masculine, la salle à manger est devenue à la fin du XVIII^e siècle un lieu de sociabilités pour les élites, concernant autant les hommes que les femmes. Tous désirent de plus en plus se retrouver autour d'une table pour partager des mets raffinés et échanger des propos légers. La salle à manger se présente, dans la noblesse notamment, comme un lieu de sociabilité mixte, moins empreint de convenances que le salon de compagnie. La présence de « demi-mondaines » ou de courtisanes y est souvent attestée. Dans la haute bourgeoisie, la salle à manger est plutôt devenue la salle où se réunit la famille : cette dernière fonction se confirmera, dans toutes les couches de la société, au cours du XIX^e siècle.

Cécile LESTIENNE

Docteur en histoire de l'art

Centre André Chastel, université Paris-Sorbonne

26. Philippe Ariès, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Éditions du Seuil, 1973.

27. Urbain Vitry, *Le Propriétaire architecte*, Paris, Audot Libraire-Éditeur, 1827.

28. Louis-Marie Normand, *Paris moderne, ou Choix de maisons construites dans les nouveaux quartiers de la capitale et de ses environs*, Paris, 1837.

29. Plans du rez-de-chaussée et du premier étage de la maison Weiber, dans Jean-Charles Krafft et Nicolas Ransonnette, *op. cit.*

30. Jean-François Cabestan, *La conquête du plain-pied. L'immeuble à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Picard, 2004.

Ill. 6 : Plans du rez-de-chaussée et du premier étage de la maison Fortin, dans J.-C. Krafft et N. Ransonnette, *Plans, coupes, élévations des plus belles maisons et des hôtels construits à Paris et dans les environs*, Paris, Imprimerie de Clousier, 1803. © D. R.

Plan du rez-de-chaussée :

- A : Vestibule servant d'antichambre
- B : Escalier
- C : Salle à manger
- D : Salle de billard
- E : Cabinet
- F : Salle de bains
- G : Escalier garni de pots à fleurs

Plan du premier étage :

- A : Escalier
- B : Antichambre
- C, F et H : Chambres à coucher
- D et I : Cabinets
- E : Grand Cabinet
- G : Cabinet de toilette
- K : Petite chambre à coucher
- L : Cabinet de dégagement
- M : Lieux à l'anglaise